

---

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

---

LA  
**COOPÉRATION DES IDÉES**

Revue mensuelle de Sociologie positive

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

---

---

**SOMMAIRE :**

...	<i>La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure du peuple.</i>
X.	<i>Un Settlement anglais.</i>
ATTILIO SCETTINI.....	<i>Jésus de Nazareth et la psychopathologie.</i>
G. DEHERME.....	<i>Les Livres qui font penser.</i>

---

Abonnement annuel : France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

---

PARIS

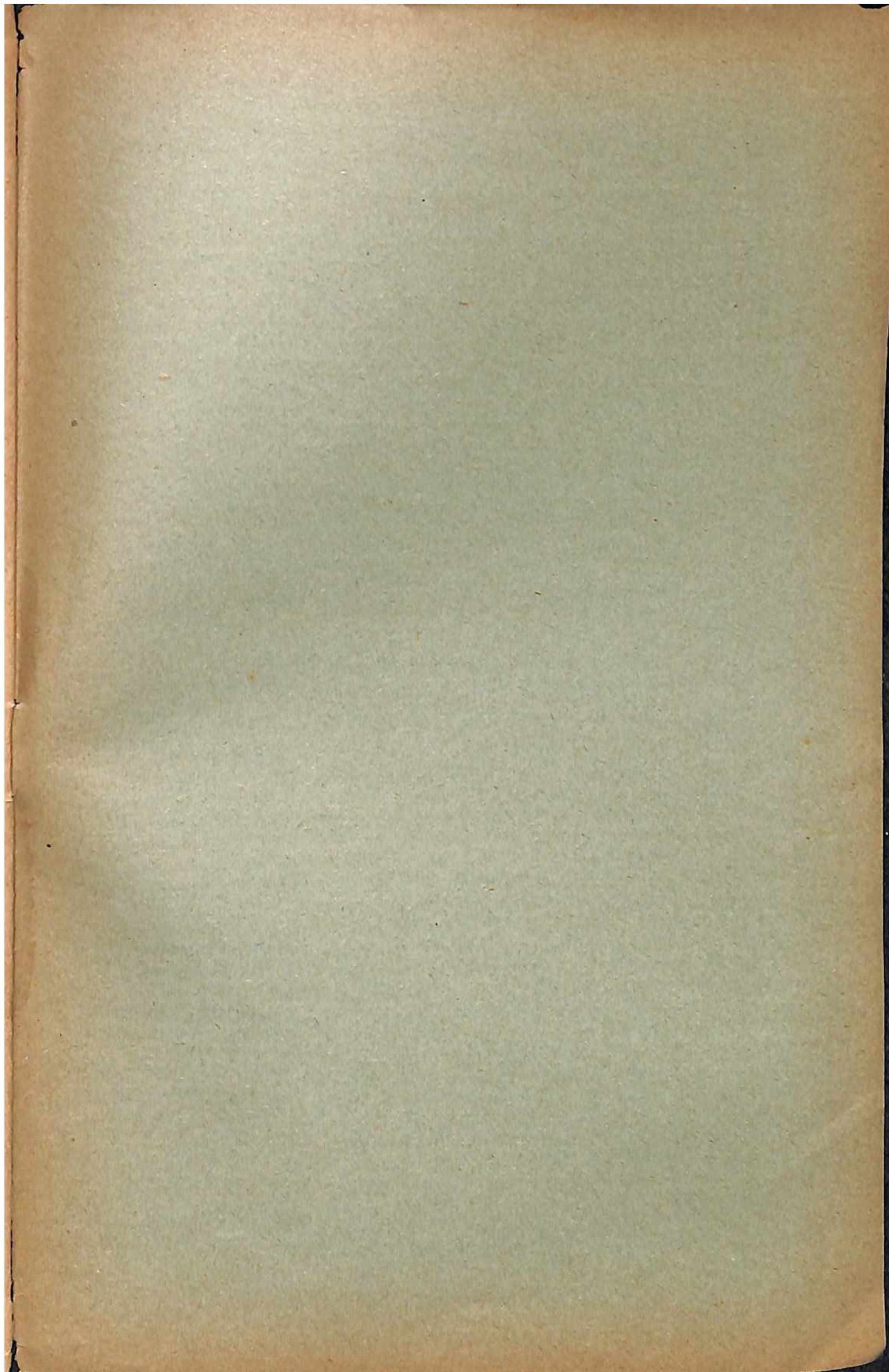
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

**LIBRAIRES CORRESPONDANTS :**

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.



---

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

---

## LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique sociale du peuple

---

Le programme que nos lecteurs recevront avec ce numéro est loin d'être parfait (1). Il ne peut l'être. Il n'est même pas désirable qu'il le soit. Notre tentative est une chose toute nouvelle. Nous ne pouvons en prévoir tous les développements ni toutes les conséquences.

D'ailleurs, est-ce bien un programme ? Pour nous, l'essentiel est de réunir des ouvriers, les plus intelligents, les plus dévoués, les plus actifs, le plus fréquemment possible, dans un local à eux. Et chez eux viendront des penseurs, des écrivains, des professeurs, des artistes qui leur parleront, en camarades, de ce qu'ils savent, de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils veulent.

Sans doute des idées se heurteront. Moins peut-être qu'on ne le craint. Ce sont les mots, les formules vagues, la terminologie des sectes et des écoles qui, le plus souvent, sont en conflit. Ici, comme il faudra parler clairement, on s'entendra mieux.

Il y aura des contradictions, cependant. Et puis ? Est-ce qu'on doit refuser au peuple, surtout à cette petite partie très intelligente et beaucoup mieux informée qu'on ne le pense à laquelle nous nous adresserons, la faculté du jugement ? Nous croyons au contraire qu'il faut lui découvrir tout l'horizon intellectuel. Pour cela nous conduirons nos amis — car ils seront nos amis — sur les sommets d'où l'on voit loin et large, où l'on respire à pleins poumons, — et toujours plus haut ! Nous aurons parmi nous des hommes, et les œillères ne valent que pour les brutes et les esclaves.

Ceux qui viendront dans nos chambrées ont déjà des convictions. Nous ne nous proposons pas de changer ces convictions ; mais au contraire, quelles qu'elles soient, de les fortifier, en les rendant plus sociales, plus conscientes, en leur donnant un fonds moral dans lequel elles puissent plonger leurs racines, et devenir ainsi des disciplines fécondes. Il faut passionner le peuple. A la longue, quelques unes de ces convictions se modifieront peut-être ; non pas par des prédications, mais sous l'action d'un travail intérieur.

L'œuvre que nous entreprenons n'aura donc pas l'unité et la régularité d'un mécanisme perfectionné, — M. Xavier de Ricard, dans le remarquable article, publié par le journal *les Droits de l'Homme*, qu'il a consacré à notre pro-

---

(1) Ce serait nous aider efficacement que de faire reproduire ce programme par les journaux, et de le répandre, de l'afficher dans les locaux des associations ouvrières. Nous enverrons franco, à Paris, autant d'exemplaires qu'on pourrait avoir besoin pour cela à toutes les personnes qui nous en feront la demande.

jet, nous le reproche à tort, — mais elle aura l'unité réelle de la vie. La machine se détraque ; la vie progresse. La machine s'use ; la vie est éternelle.

Notre action aussi sera trop large, trop vivante pour qu'elle puisse se laisser contenir dans des statuts.

On nous somme très amicalement de choisir entre Spencer et M. Desjardins.

Si nous aspirions à imposer au monde une formule métaphysique, cela serait évidemment nécessaire. Mais tel n'est pas notre but, qui est et restera social. Or toutes les forces intellectuelles et morales supérieures de ce temps convergent vers ce but : Le devoir présent de M. Desjardins comme l'altruisme de Spencer. Nous voulons tous l'intégral affranchissement de l'homme.

On nous a dit encore : « Vous venez trop tard. *L'Association Philotechnique* fait, et très bien, dans tous les quartiers, des cours et des conférences. M. Raoul Allier avec la *Société d'aide fraternelle*, M. Bouchor avec ses lectures poétiques et littéraires ont complété l'œuvre de l'*Association Philotechnique*. » Ces œuvres ont leur place. Elle est grande et belle. Plus modestement, nous avons la nôtre. *L'Association Philotechnique* fait beaucoup pour l'instruction, fort peu pour l'éducation. Nous, nous ferons probablement très peu pour l'instruction ; mais nous espérons faire beaucoup pour l'éducation. Comme celles de MM. Raoul Allier et Maurice Bouchor, nos réunions n'aideront pas nos auditeurs à améliorer leur situation personnelle par des connaissances pratiques ; mais elles élèveront leurs âmes par le commerce des grands esprits. Toutefois, si nous faisons moins grand que ceux-ci, si nous nous adressons à un public plus restreint, nous avons l'ambition de faire plus, de pénétrer plus profondément. Nous voulons éveiller les volontés, les diriger vers l'action sociale. C'est le peuple qui sauvera le peuple. Il faut lui donner des meneurs intelligents. Un ouvrier sobre dans chaque atelier ferait plus pour combattre l'alcoolisme que toutes les lois prohibitives et répressives. Dix travailleurs intelligents et droits, connaissant les vrais principes de la coopération, les grandes lois de la solidarité humaine, dans chaque société coopérative, feraient plus pour l'amélioration sociale que toutes les charités privées ou officielles et toutes les législations du travail. La justice, la liberté, la solidarité ne sont pas en dehors de l'homme. Elles ne sont rien, elles sont des mots vides sans l'homme juste, l'homme libre et l'homme solidaire. Ce sont ces hommes que nous voulons faire. Le peuple ne sera cela que s'il trouve d'abord, dans son sein, des exemples vivants. Ce n'est ni Spencer ni M. Desjardins qu'il comprendra, il ne les entend pas, d'ailleurs ; mais le camarade, plus intelligent que lui, qui lui en traduira, dans son langage, les paroles salvatrices.

Nous désirerions multiplier les réunions intimes où, tous les soirs, les travailleurs trouveraient des amis, des frères et des livres. Ce sera donc une combinaison des *settlements* (voir l'article suivant) et des *University extension*, avec quelque chose de plus, qui est l'esprit même de notre race : l'amabilité, l'indépendance de chacun et la simplicité. Nous ne pouvons pas demander à des français de vivre en communauté, durant des années, dans nos quartiers laborieux, comme le font les résidents des *settlements*.

Pour une telle entreprise, nos moyens d'actions sont bien faibles, il est vrai. Nous avons eu la pensée de constituer un comité. Les noms ne nous eussent point manqué. Nous y avons renoncé. A quoi bon ? Ici, il n'y a pas à parler, il faut agir. Nous n'avons donc pas constitué de comité. Ou plutôt, si ! Nous avons ouvert le grand comité des hommes de bonne volonté. Y entre qui veut, en apportant son concours, quel qu'il soit, comme il le juge bon et quand il le croit

opportun ; en sort qui veut, en cessant d'agir. Nous ne refusons aucun concours.

Qui veut en être ?

Parce que notre action est éminemment sociale, ceux qui viendront parmi nous pour agir sur les autres agiront en même temps, et avec plus de force, sur eux-mêmes. Puisque la politique, les intérêts, les préjugés, les systèmes métaphysiques et religieux nous divisent, reprenons-nous !

Unissons-nous pour l'action sociale, c'est-à-dire morale ! A l'heure où tout paraît se désagréger, servons passionnément l'Idéal, communions en lui. Là est le salut.

---

## UN SETTLEMENT ANGLAIS

---

### Notes sur Toynbee hall (1)

L'idée du devoir social s'est développée surtout en Angleterre, dans le sein des vieilles universités aristocratiques d'Oxford et de Cambridge, transformées et vivifiées par l'introduction d'éléments nouveaux et obéissant à l'influence de quelques grands esprits. Ceux qui possèdent ont un devoir impérieux à remplir envers ceux qui n'ont rien : il ne faut pas se contenter d'aider les pauvres matériellement en leur faisant l'aumône ; il faut encore partager avec eux le savoir, la culture intellectuelle et artistique, l'idéal moral, toutes choses que nous avons été assez heureux pour acquérir. Pour tout dire en un mot, il faut travailler non seulement à rendre leur vie meilleure matériellement, mais plus haute, plus humaine. Voilà l'œuvre à laquelle se sont consacrés ceux qui, sortis des Universités, sont venus vivre parmi les pauvres de l'*East-London* ; voilà l'exemple qu'ont donné, il y a un peu plus de douze ans, des hommes comme Toynbee et Denison. En Angleterre, on ne perd pas son temps en paroles : on agit. L'exemple a porté des fruits : on sait que de véritables colonies universitaires ont été fondées dans l'Est de Londres par des hommes qui mettent en pratique leur idéal.

Dans aucune grande ville les riches et les pauvres ne sont plus séparés qu'à Londres : il y a en réalité deux villes, le *West-End* et l'*East-End*, séparées par la cité, le centre commercial.

Il y a aussi deux peuples profondément divisés. Même quand les riches donnent de l'argent aux pauvres, aucun rapport ne s'établit entre eux : les riches s'enferment chez eux ; ils ne pourraient supporter les manières rudes des pauvres ; les pauvres se moquent des raffinements et des préjugés des riches. D'ailleurs, ces divergences existent plus ou moins grandes dans tous les grands centres de population. La classe qui possède s'est partout isolée de la classe qui ne possède pas : celle-ci est de beaucoup la plus nombreuse, et sa défiance se transforme en haine de jour en jour plus violente. Un flot constant de malheureux arrive perpétuellement des campagnes pour grossir le nombre des populations urbaines.

---

(1) Nous reproduisons ici quelques extraits d'une des remarquables circulaires du *Musée Social*. Ces impressions d'une personne qui a vécu quelques semaines à Toynbee Hall montreront les efforts sérieux accomplis en l'Angleterre, et ceux que nous devons accomplir en France pour la fraternité sociale et l'union morale.

La société aimerait à se persuader que, d'une façon générale, la plupart de ceux qui ne parviennent pas à gagner leur vie sont des vagabonds, des paresseux ou des criminels ; mais il est manifeste que ce n'est pas le cas : ceux-ci sont dans une petite proportion. La vérité est que l'ouvrage est trop irrégulier et que les salaires sont trop bas.

Les lois ne sont pas des remèdes à ces maux. On connaît la fameuse *Poor law* (loi des pauvres). La taxe sur la propriété alimente de nombreuses institutions dont les unes, hôpitaux pour tous ceux qui sont réellement *destitute* (sans ressources), refuges pour les enfants, *workhouses* (maisons de travail) proprement dits, où l'on pratique ce que nous appelons en France l'assistance par le travail, sont excellentes et rendent les plus grands services, mais dont les autres, asiles de nuit pour les vagabonds et secours à domicile (*outdoor relief*), sont réellement pernicieuses et ont pu mériter l'accusation d'augmenter le paupérisme en encourageant la paresse et l'inertie. Il en a été de même de presque toutes les sociétés privées qui, recueillant l'argent des riches, le distribuent aux pauvres : elles remédient au mal immédiat, mais elles aggravent le mal profond. Quant aux églises, elles ont entrepris de travailler au relèvement moral du pauvre, mais il est à craindre qu'elles n'aient surtout encouragé les hypocrites. Les missions religieuses parties des Universités, n'ont pu sortir de la routine des organisations paroissiales et se sont réduites elles aussi à n'être que des souscriptions, au lieu d'être des œuvres effectives.

« Pour aider le pauvre au sens profond du mot, dit le chanoine Barnett, il ne suffit pas de lui donner de l'argent. Les pauvres n'ont pas seulement besoin de pain ; ils ont besoin de participer aux joies les plus pures et les plus hautes de la vie humaine : leur horizon est terriblement borné. Que connaîtraient-ils, sinon leurs voisins immédiats et seulement ceux-là, alors que l'histoire nous raconte la vie des peuples du passé et que les progrès des moyens de communication nous font fraterniser avec nos semblables dans le monde entier ? N'ont-ils pas le droit de connaître les résultats pratiques des progrès de la science, de la science médicale surtout, qui apaise les douleurs physiques et prolonge les jours, et n'est-ce pas un devoir sacré, pour ceux qui ont le bonheur de les avoir comprises, que de leur enseigner les hautes conceptions de l'idéal nées dans la fin de notre siècle, tourmenté du désir d'une vie meilleure et plus pure ? Cette œuvre, le *clergyman* isolé et empêtré dans le fatras de la *machinery* paroissiale, ne peut pas l'entreprendre : ce sont les membres de l'Université qui doivent venir vivre au milieu des pauvres et travailler pour eux. »

Tel est le sens général des paroles que le chanoine Barnett prononçait, au mois de novembre 1883, à un meeting tenu à Saint-John's College, Oxford. Il était alors « vicaire » à l'église de Saint-Jude, Witechapel. Il connaissait à fond tous les maux dont souffre la population pauvre des grandes accumulations urbaines, et il proposait le plan du premier *settlement* (colonie universitaire) comme un moyen d'amélioration dans lequel il avait foi. L'Université avait en elle les éléments nécessaires pour composer ce premier noyau. Le sentiment du devoir social, auquel le chanoine Barnett faisait appel, était déjà profondément entré dans le cœur de plusieurs jeunes gradués de l'Université. L'influence de Ruskin, l'exemple d'Arnold Toynbee, l'enseignement du professeur Green avaient puissamment contribué à l'y développer. Le sentiment qui pousse un homme de culture intellectuelle et morale à venir vivre là où cette culture intellectuelle et morale est notoirement absente, et à la répandre autour de lui, était déjà à la

base du grand mouvement de l'*University Extension* ; mais l'*University Extension* a été et est encore uniquement une œuvre d'instruction. Ces suites de conférences, qui ne sont même pas tout à fait gratuites, mettent les membres de l'Université qui les font en rapports trop courts et trop passagers avec des auditeurs appartenant en majorité à une classe déjà assez relevée. L'œuvre des *settlements* ne réclame pas de celui qui l'entreprend quelques heures, mais bien une partie de sa vie, passée au même endroit et au milieu des mêmes hommes avec le plus entier dévouement. Ceux qui ont fondé les *settlements* et qui sont venus y vivre n'ont pas obéi seulement à des mobiles utilitaires. D'abord et avant tout, ce sont des hommes en qui revit avec une force nouvelle le sentiment de l'amour du prochain. Renoncer aux avantages que donnent la naissance, l'éducation, la fortune, pour descendre à ceux qui luttent pour l'existence et partager sa vie avec la leur, n'est-ce pas là ce que le Christ a prêché aux hommes. Le but principal des *University settlers* est de s'associer au peuple sur un pied d'égalité sans qu'il y ait patronage d'un côté, ni dépendance de l'autre, en usant de tact, de discrétion et de délicatesse. N'est-ce pas ainsi que l'on arrivera à combler le gouffre qui se creuse entre les deux grandes classes de la société ? « Il faudra du temps — disait le chanoine Barnett en 1884 — pour que la fusion s'opère. Pour l'instant, nous ne pouvons mettre en commun que la propriété du savoir ; faisons-le. L'idéal de l'*University settler* doit être une communauté où les pauvres ont tout ce qui donne de la valeur à la fortune, une communauté dans laquelle bien, beauté, savoir sont nationalisés. »

Voici la traduction d'un petit imprimé que l'on nous a donné comme à tous les visiteurs de Toynbee Hall :

*Toynbee Hall* (fondé en 1884). « *Toynbee Hall* a été fondé par l'association des *University Settlements* pour permettre à des membres des universités de vivre au milieu de grands centres industriels. Les résidents occupent la maison qui devient leur *home*, et se servent des pièces de réception pour recevoir les amis qu'ils font dans le voisinage. Chaque résident assume quelque devoir de citoyen qui le met en contact avec les autres citoyens et lui permet à la fois d'apprendre et d'enseigner. Le but de tous, qu'ils soient membres de Conseils publics ou de Clubs, qu'ils prennent part au mouvement social ou qu'ils fassent des classes, qu'ils deviennent *School Managers* ou qu'ils soient des compagnons de jeux pour les enfants, qu'ils soient membres de comités ou qu'ils visitent personnellement les pauvres, qu'ils prêchent l'Évangile ou qu'ils travaillent pour des besoins humains, leur but est d'abord de former des amitiés, et ensuite par l'amitié d'élever le niveau de la vie. Les résidents sont des hommes dont les opinions politiques et les sympathies religieuses sont différentes. La base de leur unité est dans la reconnaissance commune du devoir qu'ils ont envers ceux au milieu desquels ils vivent. L'ensemble des terrains et des bâtiments, y compris le *tennis-court*, et les salles d'exposition, est régi par le Conseil de la *Universities Settlements Association*. *Wadham* et *Balliol Houses* ont été fondées pour les étudiants qui suivaient les classes à *Toynbee Hall* et sentaient la nécessité de la vie de collège, qui leur donne la tranquillité pour l'étude et un stimulant pour l'effort. Ces deux maisons sont dirigées par un comité d'étudiants. La pension des étudiants paie les frais. Chacun doit entreprendre quelque étude avec l'agrément du *Warden* (directeur) de *Toynbee Hall* et sympathiser d'une façon générale avec les tendances de l'Institution. On espère que ces maisons pourraient peut-être amener la formation d'une université industrielle. »

Voilà un programme simple et simplement exposé. C'est avec cette même simplicité que l'œuvre a été commencée. Les fondateurs étaient des hommes de bonne volonté qui ont fait appel à leurs amis de l'université et à leurs amis particuliers. Point de legs ni de riche dotation : seulement l'aide que chacun pouvait prêter dans la mesure de ses moyens. Point d'appel à l'opinion publique par la presse, point de souscription puissamment patronée. Tout s'est fait silencieusement et modestement. Des gens qui remplissent sincèrement un devoir de conscience ne vont pas le crier sur les toits. Une société s'est constituée sous le nom de *Universities Settlements Association*, au capital de 300,000 fr. Avec cette somme, empruntée en grande partie aux amis du mouvement, on acheta une vieille école dont on fit la maison d'habitation pour les résidents. Une somme de 25,000 fr., souscrite à la mémoire d'Arnold Toynbee, servit à la construction du Hall.

C'est au n° 28, Commercial Street, à côté de l'église de Saint-Jude, dont la façade est décorée d'une mosaïque d'après Watts, que s'ouvre la porte de Toynbee Hall. Des affiches annonçant les conférences, classes, etc., sont apposées de chaque côté et indiquent l'entrée. La rue, une des plus grandes du quartier de Whitechapel, est très fréquentée et très bruyante, presque toujours encombrée de lourds camions. La porte est grande ouverte depuis le matin jusqu'au soir, 10 heures, et l'on s'engage dans un large passage voûté qui conduit à la cour intérieure. L'impression y est de calme et de tranquillité. On a devant soi les bâtiments de brique dont l'ensemble est appelé Toynbee Hall : la maison d'habitation pour les résidents faisant corps avec le Hall ; la bibliothèque (*Library*) et le salon (*drawing-room*), qui forment deux petits corps de bâtiments à part. Du lierre grimpe partout sur la brique, et aux fenêtres sont placées des petites caisses où les fleurs s'épanouissent. Rien de rébarbatif ni de sévère ; au contraire un ensemble agréable et avenant. Wadham et Balliol Houses sont derrière, séparées de Toynbee Hall même par le terrain du lawn-tennis. Quant à la maison étroite et élevée sous laquelle se trouve le passage d'entrée, c'est la *lodge*, la demeure du *Warden* du *Settlement*.

... Il y a en ce moment 15 résidents à Toynbee Hall ; jamais on n'a eu autant de monde que cette année... Aucun des résidents actuels n'est venu à Toynbee l'année même de la fondation ; mais quelques-uns y ont huit et même dix ans de résidence. Quand il y a des chambres libres, on reçoit des visiteurs pour quelques semaines, ou pour quelques mois. Pour être considéré comme résident il faut avoir fait un séjour de 6 mois et avoir révélé aux autres résidents et au *Warden* des qualités réelles de bonne volonté désintéressée pour l'œuvre commune. A Toynbee Hall, on ne doit pas travailler pour soi-même : ce n'est pas une retraite pour l'étude, c'est un centre d'action. Point de savants : des hommes en contact avec d'autres hommes, vivant de leur vie pour les aider à s'élever au-dessus des soucis matériels, pour développer en eux l'humanité au sens le plus noble du mot. On n'a que faire de ceux qui sont dans l'habitude de se replier sur eux-mêmes : les plus nobles esprits n'ont pas leur place ici, s'ils ne savent agir. (1)

... Un *Settlement* n'est pas une institution, c'est une chose vivante ; on aura beau en avoir énuméré toutes les parties, décrit tous les rouages, on n'en con-

---

(1) L'auteur de la circulaire décrit ensuite la vie qu'on mène à Toynbee Hall. Il montre magistralement tout le bien social qu'il y a vu faire pendant les quelques mois de sa résidence. Malheureusement, nous ne pouvons tout reproduire.



naîtra pas le sens intime, si l'on ne connaît pas les hommes qui y vivent, si on ne les a pas vus à l'œuvre, exerçant leur activité qui revêt des formes multiples et variées. C'est qu'en effet, pour comprendre le sens d'un *Settlement*, il faut voir les hommes à l'œuvre, et ne pas se dire que l'œuvre est déterminée, qu'elle aura certains résultats visibles. On se tromperait beaucoup. Il s'agit ici de vies en frottement avec d'autres vies, et l'on conçoit que les modifications des unes par les autres seront lentes et longtemps invisibles.

... On entend souvent demander quels sont les résultats de l'œuvre multiple qu'entreprend Toynbee Hall, comme si les résultats d'œuvres comme celles des *Settlements* pouvaient se mesurer, comme si elles étaient des réalités tangibles. Du reste ceux qui ont fondé les *Settlements*, ceux qui les dirigent, accomplissent la tâche qu'ils se sont tracée sans jamais perdre leur temps à chercher à pénétrer en quelle mesure leur travail porte des fruits. Il leur suffit de l'accomplir : à ceux auxquels ils s'adressent d'en profiter, de s'élever jusqu'à eux, de participer à leur idéal de vie plus haute, de devenir des hommes enfin dans toute la force du terme, au lieu de rester des brutes et des machines à travail. *L'humanité* s'est-elle développée en eux, c'est-à-dire ont-ils acquis des sentiments de dignité et de solidarité humaines ? Voilà des questions auxquelles on comprend qu'il soit difficile de répondre.

Cependant des observateurs impartiaux venus de l'extérieur ont constaté récemment des signes d'amélioration de ce genre. M. Festy, dans son étude sur les Unions de Dockers de l'East-London (1), dit : « Depuis sept ou huit ans, un grand travail de relèvement s'accomplit dans le monde des Docks et les progrès déjà réalisés sont immenses ». Parmi les forces qui tendent à arracher le *docker* à son existence animale, il cite la multiplication des écoles et des classes du soir, des bibliothèques publiques et, au-dessus de tout cela, et donnant l'impulsion directrice, les *University Settlements* qui ont rendu, dit-il, de très grands services. Il signale l'œuvre de moralisation comme beaucoup plus avancée à Londres qu'à Liverpool ; il fait remarquer que l'effort en vue du relèvement des basses classes n'a été nulle part aussi énergique que dans l'East-End, et il ajoute qu'à Londres on trouve aux Docks beaucoup d'hommes qui ont eu un contact au moins passager avec un monde supérieur à leur milieu actuel, et qui conservent l'idée d'une existence plus haute.

... S'ils réussissent à élever le niveau moral du peuple, c'est aussi leur valeur morale à eux-mêmes individuellement qui se trouve augmenter, non plus par le fait de la vie commune et de la cohabitation avec des hommes de bien, mais par le contact avec la masse des individus qui forment le peuple. Vivre au milieu des riches, en effet, fausse la vue. L'on profite dans une certaine mesure d'une culture supérieure, mais que d'étranges erreurs, quelle ignorance profonde sous une couche de vernis superficiel, que de préjugés enracinés ! Il semble que ce n'est qu'en regardant vers le peuple qu'apparaît la vraie vie, la vie normale des êtres humains qui travaillent et qui luttent : les yeux s'ouvrent et l'on voit les choses sous un autre jour.

Le temps que ces résidents passent dans les *settlements*, loin d'être pour eux triste et pénible, d'exiger d'eux un sacrifice constant et de leur paraître long, est au contraire l'époque la plus heureuse de leur vie. Ils ont des découragements et des dégoûts, cela est certain, et leur cœur se soulève plus d'une fois à la vue

---

(1) Voir le premier volume de la Bibliothèque du Musée Social intitulé : le *Trade Unionisme en Angleterre*, par Paul de Rousiers.

des misères qu'ils ne peuvent soulager parce qu'elles tiennent à des maux qu'ils ne peuvent guérir, mais aussi que de douceurs ! Devenir les amis et les conseillers d'êtres simples, que la vie mondaine n'a pas gâtés et qui ont besoin d'être aimés et soutenus — car ils sont mal informés, trompés et égarés par tous ceux qui poursuivent à leurs dépens une carrière égoïste et les leurrent de vaines promesses — découvrir dans ce peuple, que l'on ne connaît pas et que l'on calomnie, des trésors d'intelligence, de générosité, de bonté, de *self-sacrifice* ; n'est-ce pas là de quoi élever l'esprit et ouvrir le cœur à la plus large sympathie humaine ?

... Pour le chañoine Barnett, c'est l'éducation des riches qui est à faire, autant et plus que celle des pauvres. Les riches sont aveuglés par l'opulence ; il faudrait leur montrer à tous les misères matérielles et morales des pauvres, les leur faire toucher du doigt, les leur faire voir de leurs propres yeux. Il faudrait les inciter à venir vivre au milieu des pauvres, à mélanger leur existence à la leur, à leur donner non seulement leur argent, mais leur force morale ; leur persuader qu'il ne suffit pas de fonder des institutions, des hôpitaux pour soigner les malades et guérir les plaies physiques ; que c'est à la vie même qu'il faut s'attaquer, que c'est la vie même qu'il faut rendre plus humaine.

Il faudrait qu'un grand nombre de *settlements* se fondassent et que des membres de toutes les classe supérieures de la société, sans distinction, vissent y vivre, ceux qui possèdent le savoir pour y enseigner, ceux qui possèdent l'argent pour y apprendre. « Il faudrait que les *settlements* devinssent si nombreux qu'ils cessassent d'avoir l'air d'être des *settlements* ».

Voilà ce qu'on pense à Toynbee Hall ; tel est le but idéal que l'on se propose. Et chacun remplit avec zèle sa tâche de chaque jour.

Toynbee Hall est, en résumé, un centre : centre d'intelligence, de savoir, de bonté et d'activité, au milieu d'une population plus ou moins inintelligente, ignorante, vicieuse et apathique. Il est impossible que son influence ne soit pas réelle. Ceux qui y vivent ont réussi à gagner la confiance de leurs voisins, à se créer parmi eux beaucoup d'amis, à élargir et à élever la vie autour d'eux, à développer l'humanité dans l'homme, en même temps que, par leur coopération désintéressée aux œuvres de l'administration publique et de l'initiative privée, ils améliorent les conditions matérielles de l'existence.

X...

---

## Jésus de Nazareth et la psycho-pathologie

---

(SUITE. Voir nos 24 et 25)

En effet, ce rédempteur eut d'abord un caractère tout à fait politique : il devait être un « descendant et un restaurateur de la dynastie de David ». Cette idée est exprimée dans les « prophéties d'Isaïe ». Ensuite, à la pensée de la puissance terrestre perdue après la constitution des grands empires asiatiques et européens, l'imagination de ce peuple orgueilleux s'éleva jusqu'à la conception d'un individu extra-humain, qui aurait changé la face du monde tout en inaugurant un nouveau et divin genre de vie, le « règne de Jéhovah ». Cette conception est formulée dans les « prophéties de Daniel ». Ce nouveau rédempteur au-

rait été un « fils de Jéhovah » qui, ayant reçu « l'onction », serait venu au monde sous la forme d'un « fils de l'homme ». L'auteur des prophéties disait même qu'il l'avait vu en songe, se présentant à côté du grand Jéhovah, entouré de la gloire des anges.

Dans l'attente de ce « messie » (héb. *méchah*; gr. *christos*; franç. « christ » — « oint de Jéhovah ») les esprits du peuple hébreu et surtout ceux du sot peuple de Galilée brûlaient, lorsque Jésus naquit à Nazareth en Galilée.

Jésus n'était pas un ignorant. Sans doute, il apprit à lire dans l'idiome hébraïque et syriaque du maître d'école qui, dans les petites villes de la Palestine, était le lecteur de la synagogue (*hazzan*). La synagogue hébraïque correspondait au *forum* romain: c'était un endroit où l'on s'assemblait pour lire et pour interpréter les lois mosaïques et où les anciens traitaient les affaires de la ville et adjugeaient des peines et des récompenses. Ces anciens ne doivent pas se confondre avec les « scribes » ou maîtres ou docteurs des lois mosaïques; entre un ancien (presbitéros) et un « scribe » (*rabi, soper*), il y avait la même différence qui existe aujourd'hui entre un conseiller municipal et un jurisconsulte, un professeur de droit à l'Université. Les « scribes » étaient seulement, à Jérusalem, le centre principal de la vie intellectuelle judaïque

Jésus, dès sa jeunesse, fut un habitué de la synagogue; mais aussitôt, il la renia et la méprisa. Au point de vue psychopathologique ce fait s'explique naturellement, si l'on voit chez lui un sentiment très exagéré de sa personnalité, par lequel il devait se sentir très irrité de l'opposition que certainement les anciens lui faisaient, ne pouvant tolérer la prééminence qu'un jeune menuisier voulait acquérir dans la synagogue.

De plus, certains faits de sa vie aussi bien que le contenu de ses discours montrent qu'il ne sut pas s'appliquer à l'étude sévère et grave des lois; au contraire, la lecture des « psaumes » avec leur admirable poésie religieuse et celle des « prophètes » avec leurs tableaux fantastiques et avec leurs splendides rêves d'avenir le charma, l'absorba; ce qui annoncerait donc un esprit exalté.

Cependant, c'est d'Isaïe et de Daniel, ou plutôt des prophéties qu'on leur a attribuées, qu'il apprit l'idée, populaire alors, de l'imminente venue du « messie » et toute la terminologie technique du « messianisme ». C'est de Jérémie et de ses « lamentations » qu'il apprit l'apologie de l'homme de la douleur et l'exaltation du serviteur de Jéhovah.

D'Enoch — dont les compositions forment une partie intégrante de la Bible éthiopique — et d'Hillel — dont les compositions sont recueillies dans le *Talmud* — Jésus apprit ces admirables et efficaces aphorismes sur la mansuétude et sur le pardon. De l'auteur de l'« Ecclésiaste », véritable type d'épicurien et d'égoïste, il apprit le mépris de ceux qui « amassent des richesses pour des héritiers qu'ils ne verront jamais ».

De Johanan, le fameux *nazir* de Jutte, il apprit le « baptême », très répandu chez les Chaldéens et symbolisant un lavage de péchés pour obtenir une place dans le « royaume de Jéhovah ». Enfin, des thaumaturges contemporains, comme Simon le « mage » et Diosithieu, il apprit l'art d'opérer des exorcismes et des guérisons que la légende et la crédulité — comme dit la critique moderne — exagérèrent en nombre et élevèrent à la dignité de « miracles ».

Tout cet appareil intellectuel, fécondé et renforcé par le génie de Jésus, aurait été mis par lui au service de son délire des grandeurs, qui se développa peu à peu et prit une forme systématisée.

Voici à grands traits ce développement graduel.

L'opiniâtreté de Jésus de se croire un homme supérieur l'emporta : hormis la synagogue, un groupe de personnes l'appela du nom de *rabi*. Le morbide sentiment de Jésus avait obtenu sa première satisfaction ; mais aussitôt celle-ci ne lui suffit point.

Des *rabi* il y en avait partout : Scémaïe, Abtalion, Jésus de Syrach, Gamaliel et bien d'autres avaient fondé des écoles ; et Jésus de Nazareth ne fut pas satisfait d'un titre si commun. Aussi se retira-t-il dans le désert, puisqu'il avait depuis Elie la coutume de considérer l'homme de la douleur comme un ermite, et de juger la retraite dans le désert comme une condition et un prélude à de hautes destinées. Après cette période d'incubation, on le trouve à Capharnahum, village au bord du lac de Jénézareth, habité par de pauvres et grossières familles de pêcheurs. Ici, Jésus est salué comme un « prophète » (*navi*).

Plus tard, ce titre ne lui suffit plus. Déjà, en Judée et en Galilée, plusieurs individus avaient pris l'attitude de « messie », ainsi, par exemple, Judas Galiléen, Simon le « mage », Barkokebah, etc. Pourquoi Jésus ne pouvait-il se croire le « messie » attendu ? Du « prophétisant » au « prophétisé », il y avait un gouffre ; mais Jésus, emporté par son délire, le franchit d'un saut, et s'annonça à ces naïfs pêcheurs comme le vrai « messie », le vrai « christ », le vrai « oint de Jéhovah ». Il croyait et proclamait que « la vie actuelle touchait à sa fin » : les grandes douleurs actuelles des hommes étaient comme « les douleurs de l'accouchement » : la « nouvelle naissance », la palingénésie soupirée allait éclore, et il attendait « le moment propre pour l'effectuer ».

On peut dire que l'histoire ultérieure de l'humanité a prouvé combien absurde et risible était la prétention du Nazaréen ; mais il la manifesta alors avec toute la candeur et avec toute l'énergie de sa conviction sûre de délirant. Nul doute ne souffla dans son esprit. En effet — comme le dit Renan — il ignorait complètement la nouvelle idée élevée qui domine la période la plus florissante de la culture gréco-romaine et hautement confirmée par la science positive moderne : à savoir que tous les phénomènes se produisent naturellement, suivant des lois fixes et sans aucune intervention surnaturelle. Lucrèce, un siècle avant lui, dans son livre immortel *De rerum natura*, avait admirablement exprimé l'inflexibilité de la marche de la nature ; mais Jésus de Nazareth ignorait tout cela. Il n'eut même pas connaissance des magnifiques essais de philosophie théologique de l'école alexandrine et exprimés par Philon, son illustre contemporain, qui cherchait à concilier le mysticisme judaïque avec les doctrines de Platon sur l'immortalité de l'âme et sur l'essence de la divinité ! La théologie de Jésus de Nazareth fut trop pauvre : Jéhovah était son « père », il était son « fils » en rapports immédiat avec lui : voilà toute sa doctrine théologique.

Cependant il ne prêchait pas des doctrines ; il prêchait lui-même. C'est Renan qui le dit ; et cela démontrerait évidemment que, chez le Nazaréen, un sentiment morbide exagéré de sa personnalité était le dominateur persistant de son esprit, l'unique motif de toute sa conduite. Il disait, en effet, qu'il était « supérieur à Abraham, à Salomon », et qu'il était « venu pour sceller tous les prophètes ». Il se faisait appeler très volontiers « descendant de David » et « roi de Judas », tout en confondant ainsi le « messianisme » politique d'Isaïe avec le « messianisme » surnaturel de Daniel.

Comme l'aliéniste le sait, ceux qui sont affectés par un délire orgueilleux manifestent ce morbide sentiment par des actes singuliers qui acquièrent quelque-

fois un caractère puéril et ridicule ; et dans la *Vie de Jésus* de Renan, je trouve plusieurs faits ayant ce caractère.

Ainsi, par exemple, à Capharnahum, Jésus avait la fantaisie de faire ses sermons sur le lac. Monté dans la barque de son ami surnommé « pierre » (*kephas*), il s'extasiait au spectacle de ces naïfs pêcheurs, couchés sur la plage sablonneuse, les yeux ouverts et fixés sur sa figure, se mirant dans les eaux souriantes du lac, sous le ciel bleu de l'Orient nuancé à l'horizon d'une pourpre flamboyante, presque veloutée.

Pareillement, sachant qu'à Capharnahum ou bien dans les villages voisins, Bethsaïde, Dalmanuthe, Magdale, Corazin, on célébrait une noce, il y courait se placer parmi les invités. Dans les villages d'Orient on célèbre les noces nuitamment ; les conviés, et spécialement les enfants, les petits gamins portent des lampes. Jésus appelait ces enfants et les caressait ; et ceux-ci faisaient autour de lui beaucoup d'entrechats avec les lampes allumées. Le Nazaréen en ressentait une joie ineffable et rayonnante.

Quelquefois les disciples étalaient autour de lui une rustique pompe, déployant à terre leurs habits à la façon d'un tapis ; il y passait au-dessus montant sur une mule blanche, suivi de petits gamins qui portaient des palmes et criaient : *Hosanna !* C'était donc une mascarade !

De plus, on peut juger pour plusieurs motifs que, même à cette époque, Jésus de Nazareth passa pour fou.

Déjà l'appellation « prophète », dont il fut salué, nous porterait à le croire. Lombroso (*L'uomo di genio*) a fait des remarques très intéressantes. Le mot « prophète » (*navi*) en langue hébraïque, dit-il, est synonyme de « fou » ; et, dans la Bible, il est employé en ce sens. Dans le « livre de Jérémie », par exemple, on lit ce verset : « Jéhovah t'a oint prince sur tous les radoteurs et les prophétisants » ; et dans le « premier livre des rois » on lit que quatre cent cinquante prophètes de Baal criaient à tue-tête et se déchiraient les chairs — actes vraiment de fous ! — Lombroso ajoute que chez les tribus demi-barbares les fous ont une importance point clinique mais historique : la foule les adore. Dans l'Inde ils sont consultés par les « brahmines ». Dummond-Hay conte qu'en Barbarie et dans le Maroc on croit que le corps des fous erre ici-bas, mais Dieu retient en haut leur esprit et ne le quitte que quand ils doivent prononcer des paroles : et celles-ci sont recueillies comme des révélations.

Mais quelques faits de la vie de Jésus acquièrent en effet une valeur de preuves sérieuses.

Une fois, par exemple, il lui prit la fantaisie de faire une tentative sur Nazareth. Ici, tout d'abord, sa famille abandonnée par lui, se refusa de croire à sa prétention d'être le « messie. » Des Nazaréens surtout, connaissant l'humble origine de ce menuisier qui se faisait appeler « fils de David » et « roi des Juifs », voulaient le précipiter du haut d'un rocher et le lapider. Jésus dut s'enfuir.

Un jour, à Capharnahum, Jésus se livra à un mouvement étrange lorsqu'il s'écria : « A vrai dire, ce n'est pas Moïse, mais c'est mon père qui vous a donné le pain du ciel, le pain de vie. Je suis le pain de vie, afin que celui qui mange de moi ne meure plus. » La métaphore paradoxale et la témérité de renier Moïse excitèrent un scandale ; et plusieurs personnes renoncèrent à l'écouter.

Le renom de fou le précédait à Jérusalem, où il devait paraître comme tel spécialement aux romains, gens pratiques par excellence et point impressionnables. Pontius Pilate, après avoir interrogé le Nazaréen, s'avisa qu'on devait le

renvoyer libre. Par cet arrêt il démontrait clairement que cet homme qui se faisait appeler « roi des Juifs » était selon lui un visionnaire inoffensif, un fou irresponsable ; et lorsque les prêtres insistèrent pour la peine de mort, le procureur romain montra publiquement qu'il se lavait les mains d'un arrêt qu'il jugeait inique.

Les mêmes mercenaires romains le traitèrent évidemment de fou lorsque, dans la cour du prétoire, ils commencèrent à s'amuser de Jésus en mettant sur son dos le manteau rouge d'un cavalier, symbolisant la pourpre impériale, en mettant dans ses mains le roseau d'un centurion, symbolisant le sceptre, en mettant sur sa tête une couronne de ronces et de feuilles sèches et en le saluant : *Ave, rex Judeorum!* La folâtrerie fut cruelle ; mais le fait dans sa substance est fort significatif aux yeux du critique.

On peut croire que, à l'heure extrême de sa vie, le doute qu'il devait faire une bévue traversa l'esprit du Nazaréen. Lorsque, sur le Golgotha, la lâche racaille le raillait en disant : « Si tu es le fils de Jéhovah, descends de la croix », en poussant des soupirs, il s'écria : « Mon père, mon père, est-il donc vrai que tu m'abandonnes ? » Alors, peut-être, l'étincelle de la vérité sillonna les ténèbres de la mort !...

En effet, le « règne de Jéhovah » qui avait été promis n'est pas venu : le peuple, encore pleure-t-il, encore crie-t-il, encore souffre-t-il les « douleurs de l'accouchement » — quel accouchement éternel et étrange ! — Les Hébreux mêmes, détrompés, attendent encore le vrai « Messie » : et ils l'attendront toujours en vain, jusqu'à ce que, sur notre planète complètement refroidie, la vie disparaisse.

#### IV

Les critiques modernes, tout en ôtant à Jésus de Nazareth la qualité divine, reconnaissent chez lui celui qui proclama le principe de la fraternité sociale et celui qui fonda le règne de l'esprit. Mais, la qualité divine ôtée à Jésus, il ne reste que la folie ; et celle-ci détruit toute leur construction ingénieuse. Nous allons faire la critique à la critique et on nous pardonnera si nous exprimons librement notre pensée. Au point de vue psychopathologique, la conduite du Nazaréen acquiert un aspect bien différent de celui que, jusqu'à présent, on a généralement cru apercevoir.

Il est utile, tout d'abord, de faire quelques remarques plus analytiques sur les lois mosaïques et sur le droit juïaïque.

Le vrai code mosaïque (*Thora*), n'avait pas originellement la forme qu'on trouve dans la Bible ; mais il fut évidemment un assemblage de dispositions dictées pour le bien-être de la famille et du peuple hébreu en thème de morale, de pratiques religieuses, d'hygiène, d'agriculture, de droit civil et pénal, de droit constitutionnel et international. L'idée qui y domine est celle d'un contrat bilatéral : Jéhovah veut accorder une protection spéciale au peuple hébreu lui promettant la prospérité et la domination ; de son côté, le peuple hébreu doit le servir, obéir à ses lois dictées par Moïse comme si elles étaient autant de conditions du contrat.

Sans doute, au commencement de toute civilisation, le droit eut un caractère absolument religieux et les prêtres en eurent le soin. Le droit romain, lui-même, subit cette phase, de sorte que Ulpien définissait la loi un *munus deorum*. On dirait que le sentiment religieux fait pour le droit ce que les langues font pour l'enfant. Ensuite il faut que celui-là s'en délivre. En effet, le droit ro-

main s'épura bientôt de tout élément étranger pour devenir le droit privé par excellence. Au contraire, le droit judaïque conserva tout entier le primitif caractère religieux du code mosaïque.

Sauf cette différence capitale — s'il est permis de faire un parallèle — on peut trouver dans l'évolution historique du droit judaïque des analogies avec l'évolution du droit romain. De même que les lois des douze tables chez les Romains furent une courte codification des usages traditionnels (*fas*) et de quelques institutions italiques et helléniques ; de même les lois mosaïques, écrites sur des tables de métal, furent une courte codification des usages traditionnels hébreux, mêlés à des institutions chaldéiques et égyptiennes. Et de même que les romains se conservèrent fidèles aux douze tables jusqu'au point de dire : *in moribus antiquis stat res romana* ; de même chez les Hébreux cet esprit conservateur domina et s'y éleva jusqu'à un cruel fanatisme. Mais les transformations du milieu social s'imposent toujours. Aussi à Rome, de nouveaux besoins se faisant sentir, surgirent des jurisconsultes (*prudentes*) qui, en faisant les éclaircissements (*interpretatio*) aux lois des douze tables, les adaptaient aux nouveaux besoins de la vie sociale, forçant même la forme authentique des dispositions, de sorte que Gajus les appelle de vrais *conditores juris*. Pareillement, chez les Juifs, le code mosaïque eut des éclaircissements et subit des modifications par les « scribes » ; ensuite leur interprétation dégénéra aussi en une minutieuse casuistique et en un gaspillage de dialectique comme on peut l'observer chez les glossateurs de l'école de Bologne au moyen-âge. Enfin, de même que les antiques lois des douze tables, les édits des préteurs et la doctrine des jurisconsultes ont été recueillis et arrangés dans les *Digesta*, de même les lois mosaïques, les écritures des prophètes et la doctrine des « scribes » ont été recueillies et arrangées dans le *Talmud*, livre volumineux qui renferme toute l'évolution intellectuelle des Hébreux.

À Jérusalem, les « scribes » représentaient la classe savante de cette puissante aristocratie judaïque, scrupuleuse observatrice des canons mosaïques. On l'appelait communément « secte pharisaïque ». Le sentiment religieux étant le caractère prédominant des lois mosaïques, il était naturel que les juges fussent les prêtres du temple. De même qu'il était naturel que les prêtres, exerçant l'administration de la justice, fussent en rapport avec les autorités politiques, et celles-ci avec ceux-là. Hérode, s'étant épris d'une jeune fille de médiocre naissance nommée Marianne et voulant l'épouser, ne sut rien faire de mieux pour anoblir son beau-père que de le nommer « prince des prêtres ». Par la domination romaine en Judée, le « prêtre suprême » devint un fonctionnaire romain souvent révoqué afin que cette charge pût profiter à plusieurs. La caste sacerdotale formait donc à Jérusalem une classe sceptique de l'aristocratie judaïque, qui vivait de l'autel en exploitant la bigoterie.

Un luxe éblouissant environnait l'aristocratie judaïque. De superbes édifices avaient été dressés par Hérode le grand pour témoigner à Tibère de son admiration pour Rome et pour l'art païen. Le temple, dont l'embellissement n'était pas encore achevé lorsque Jésus vint à Jérusalem, était splendide. Les constructions hérodiennes — suivant le témoignage oculaire de l'historien Joseph Flavus — rivalisaient avec les plus accomplies de l'antiquité par leur caractère grandiose, par leur exquise exécution et par la beauté des matériaux.

Jésus de Nazareth venait à Jérusalem dans les mêmes conditions que les provinciaux viennent à Paris ou à Naples. Egaré, gêné, négligé parmi la foule remuante, Jésus voyait l'aristocratie judaïque hautaine et fastueuse défilér à la promenade dans les rues. Il voyait ces dames passer toutes joyeuses, ornées de

pierreries, dans des litières bariolées ; il voyait tout ce monde officiel, tous ces grands personnages indifférents et vénérés, couverts d'ornements.

Ce luxe et cette indifférence devaient paraître un soufflet à cet humble menuisier, qui, dans son délire orgueilleux, se croyait au-dessus de tous les hommes. La vue de ces superbes édifices, encore en construction et manifestant l'espoir d'un long avenir, devait paraître un outrage à son prochain avènement de « messie » ; et le Nazaréen y puisa sa haine contre l'aristocratie : « pharisiens, » « scribes, » prêtres ; les lois mosaïques devinrent ainsi l'objet de sa morbide fureur.

Jésus, étant pauvre, avec les petites familles de pêcheurs qui l'avaient suivi de Capharnaüm, ne pouvait aller que dans un de ces cabarets hantés par la racaille misérable et ignorante. E. Sue montre précisément cela dans son épisode des *Mystères du peuple* intitulé *le Menuisier de Nazareth*. Par la loi de réaction, Jésus devait ressentir à l'égard de ces gens une bien grande sympathie.

Les prophètes avaient élevé l'« opprimé » et avaient cherché à abaisser le « puissant. » En regardant les conditions historiques dans lesquelles les prophètes écrivirent, je crois qu'on peut aisément comprendre que ces deux mots avaient une signification simplement politique : les « puissants » étaient les dominateurs assyriens, babyloniens, égyptiens, etc., qui réduisirent à l'esclavage les Hébreux : on doit comprendre pour « opprimés » tous les Hébreux, tant riches que pauvres, et surtout les princes, dont les conquérants usurpaient les héritages et les richesses. La meilleure preuve, c'est que plusieurs prophètes, par exemple Isaïe, Daniel, de familles princières, subirent l'esclavage ; de là, leur haine pour les « puissants » et leur amour pour les « opprimés. » Naturellement, pour les prophètes, « opprimé » était synonyme de « pieux, favori de Jéhovah, » car depuis Moïse les Hébreux se croyaient le peuple protégé de Jéhovah, et « puissant » était synonyme de « méchant, cruel. »

Jésus, au contraire, par l'effet de son aveugle délire et de sa morbide haine, attachait à ces deux mots, « puissant » et « opprimé, » une signification économique ; pour lui « puissant » signifiait « riche » et « opprimé » signifiait « pauvre ; » par conséquent « riche » devint pour lui synonyme de « méchant, cruel » et « pauvre » devint synonyme de « pieux, favori de Jéhovah. »

Il tomba donc dans une erreur très grave ; car parmi les riches il y a des personnes vertueuses, et parmi les pauvres, à cause de la dégénérescence, il se trouve des individus corrompus, cruels, méchants. Mais — comme nous l'avons déjà dit auparavant — un sentiment morbide porte aussi un trouble dans la sphère intellectuelle ; et Jésus ne pouvait s'apercevoir de son erreur.

En effet, dans les cabarets hantés par Jésus, allait godailler une racaille presque toute laide comme celle qui a été décrite par la plume d'Emile Zola. Colporteurs, crocheteurs, âniers, chameliers, oisifs, bugasses, fripons, criminels : voilà donc les gens devant qui le Nazaréen commença à prêcher tout en cherchant des admirateurs et des sectateurs.

Le terrain était favorable. La foule est toujours désireuse de changements : elle cherche toujours le désordre pour pêcher en eau trouble ; par conséquent lorsqu'elle entend un homme qui, en haussant la voix, flatte ses tendances, lui promet des trésors, elle court vers lui, forcenée, et l'élève jusqu'aux nues.

Dès que Jésus eut obtenu le premier applaudissement, il dut acquérir du courage. Peu lui importait que ces gens-là fussent corrompus et laids ? Il suffisait qu'on lui rendit un tribut de respect, qu'on le saluât « messie », et aussitôt il promettait le « règne de Jéhovah ». Il disait : « Quiconque aura



quitté sa maison, ses enfants, son épouse, son père, sa mère, ses sœurs, ses frères, ses possessions pour l'amour de mon nom, recevra le centuple et jouira de la vie éternelle » (Matt. XIX, 29). « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est plus digne de moi » (Matt. X, 37). « Heureux les pauvres d'esprit ! car le règne de Jéhovah est à ceux-ci. » « Celui qui s'abaisse sera élevé, celui qui s'élève sera abaissé. » « Les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers ». Par la morbide haine qu'il nourrissait contre les « pharisiens », il chercha à être le bien-aimé des publicains, des Samaritains, des Païens, des Syriens et de tous les étrangers rejetés du judaïsme orthodoxe. De sorte que cet assemblage de gens que Jésus de Nazareth entraînait était simplement l'effet du besoin irrésistible et morbide qu'il avait de s'entourer d'admirateurs et de sectateurs.

Considérez en outre ses fameux aphorismes : « Ce ne sont pas les bien portants mais les malades qui ont besoin du médecin », « Que celui qui est sans péchés lance la première pierre », « On te pardonnera beaucoup, car tu as beaucoup aimé ». Ces expressions énergiques ne sont donc que des moyens géniaux de défense pour lui-même et pour ses amis, des intuitions admirables du moment, et rien de plus.

(A suivre).

ATTILIO SCETTINI.

---

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

**Les Conditions de Claire**, par *L. Xavier de Ricard*

(CHAMUEL, éditeur, 5, rue de Savoie).

Claire et « ses conditions » ? Ce n'est pas la femme de l'avenir, ce n'est même pas celle du présent, c'est la Paraguayenne pourrie et pourrissante, achevant sa race dans l'abjection.

La liberté de l'amour, c'est la servitude. « Pourquoi s'imposer, demande Claire, la peine de résister aux plaisirs qui vous sollicitent ? » Pourquoi ? Mais pour être libre, pour dominer ses instincts de toute la force de sa volonté, — et pour s'élever vers toujours plus de conscience. La civilisation n'est que le produit de l'effort séculaire de l'homme et de sa résistance toujours plus énergique aux plaisirs contingents qui le sollicitent.

L'auteur croit que son héroïne est une « éprise de la vie, de toute la vie ». Et elle préconise la restriction de la vie humaine à la bestialité ! Elargir sa vie, c'est, en sachant réprimer ses impulsions, agir et penser dans un sens humain, social.

Ce livre, écrit avec tout le talent qu'on connaît à l'apôtre fédéraliste, au délicat poète qu'est M. Xavier de Ricard, est d'une grande utilité. Il nous montre très bien l'absurdité des « théories » de Claire et leurs nocives conséquences pour l'individu, pour l'espèce et pour la Société.

---

**Delcros**, par *Henri Rainaldy*

(Société libre d'édition des Gens de lettres, 12, rue d'Ulm.)

Le héros de ce roman est un détraqué. A un moment de sa vie, il se dit : « Je connais le mal sous presque toutes ses formes ; il me faut maintenant connaître le bien. » Comme certains dégénérés il donne ainsi un prétexte raisonnable à ce qui n'est que le résultat de ses impulsions morbides. Mais l'auteur a une idée bien étrange du bien et du mal !

Naturellement Delcros, avec de telles théories, arrive au crime et est décapité. Ce qui n'est pas une solution. Et l'auteur termine par un appel à la pitié des lecteurs pour celui qui, « pour le bien, fit le mal, pour le bonheur des autres commit un crime. » De la pitié, on doit en avoir pour ce fou. Des criminologues l'eussent acquitté et soigné dans un manicomie. Mais nous ne saisissons pas bien la pensée de l'auteur qui nous a paru tout d'abord vouloir présenter ce fou moral, cet aliéné comme l'apôtre de l'Idée nouvelle. G. D.

Nous avons reçu :

*La Question sociale*, deux brochures par le citoyen Vektorix. (Librairie socialiste, 51, rue Saint-Sauveur).

*Comment se fera le désarmement*, par Gaston Moch.

*La Question de la langue internationale et sa solution par l'Esperanto*, par Gaston Moch. (Giard et Brière, éd., 16, rue Soufflot). Une broch. 2 fr.

*Philosophie de la guerre*, par Michel Revon (Saint-Quentin).

*Réponse au Père Ollivier*, par Jean de Triac (Dentu, éd., bd. St-Michel). Une broch. 0 fr. 75.

*Une Royale Idée*, par Gaston Moch.

*Principes d'économie politique*, par Charles Gide, 6<sup>e</sup> édit., un vol. 6 fr. (L. Larose, édit., 22, rue Soufflot). — Il en sera fait un compte rendu.

*Hurles de Haine et d'Amour*, par Manuel Devaldès, un vol. 2 fr. (F. Clerget, éd., 17, rue Guénégaud). — Ce sont des vers, paraît-il. Et je suis incompetent. Il y a de la véhémence, — beaucoup trop. Œuvre de jeunesse, avec une écriture maniérée, un souci d'étrangeté, ce qui en retire la saveur. A retenir, dans la préface, — en prose, — cette définition de la poésie : « le tempérament qui se déchaîne. » Cela peut s'appliquer également au crime. M. Devaldès a du talent ; mais il l'emploie mal.

*Voyage d'un économiste en Ukraine*, par de Schulze-Gaevernitz, circulaire n° 16, série B, du Musée social, 5, rue Las Cases.

*Les Croyances de demain*, par Lucien Arréat, un vol. de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50 (F. Alcan, éd. 108, bd St-Germain). — Il en sera fait un compte rendu.

---

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

---

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation éthique-sociale du Peuple

## AUX TRAVAILLEURS

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles des cabarets. De toutes nos forces, malgré notre ignorance et notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et morale.

Voulez-vous être des nôtres ?

Parmi nous, vous ne trouverez ni des pédants, ni des sectaires, ni des ambitieux ; mais, quelles que soient vos croyances, des amis sincères.

Simplement, nous voulons être des **HOMMES**, c'est-à-dire plus que des instincts : des consciences, des intelligences et des volontés.

Et cela, camarades, vous le voudrez avec nous.

## Groupe A. — 19, rue PAUL-BERT, 19

(Tous les soirs, à partir du 23 Avril, de 8 heures TRÈS PRÉCISES à 10 heures)

### PROGRAMME DU 23 AVRIL AU 31 MAI 1898

Samedi 23 Avril. — M. **Gabriel Séailles**, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne : L'instruction supérieure du peuple.  
Lundi 25 avril. — M. **Henry Bérenger**, homme de lettres : La littérature et la politique en France depuis 1789.  
Mardi 26 avril. — M. le **D<sup>r</sup> Boissier**, ancien interne des asiles d'aliénés : La folie, sa fréquence, ses formes et ses causes.  
Mercredi 27 avril. — M. **Germain Martin**, archiviste paléographe, secrétaire du « Musée Social » : Le mouvement syndical en France.  
Jeudi 28 avril. — M. **Léon Letellier**, professeur de philosophie : Pêcheurs de Terre-Neuve.  
Vendredi 29 avril. — M. **Henri Mazel**, docteur en droit : Histoire de la civilisation.  
Samedi 30 avril. — M. **Emile de Saint-Auban**, avocat à la Cour : L'idée du droit.  
Lundi 2 mai. — M. **Louis Marin**, secrétaire de la Société de géographie commerciale : L'Homme ; les Races.  
Mardi 3 mai. — M. **J.-A. Cree**, médecin : La vie d'Auguste Comte comme explication de ses doctrines.  
Mercredi 4 mai. — M. **Camille Léger**, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : L'amour unique considéré comme principe moral de l'union des sexes.  
Jeudi 5 mai. — M. **Georges Blondel**, professeur de Faculté, chargé de mission du « Musée Social » : Mouvement industriel et social en Allemagne.  
Vendredi 6 mai. — M. **Emile Trolliet**, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La poésie civique en France depuis 1789.  
Samedi 7 mai. — M. le **D<sup>r</sup> Legrain**, médecin en chef de l'asile de Ville-Evrard : L'alcoolisme et ses conséquences sociales.  
Lundi 9 mai. — M. **Henri Mazel** : Histoire de la civilisation (2<sup>e</sup> causerie).  
Mardi 10 mai. — M. **Deronde**, avocat à la Cour : L'ouvrier dans les révolutions.  
Mercredi 11 mai. — M. **Pierre Lasserre**, professeur de philosophie : La chanson française (avec audition).

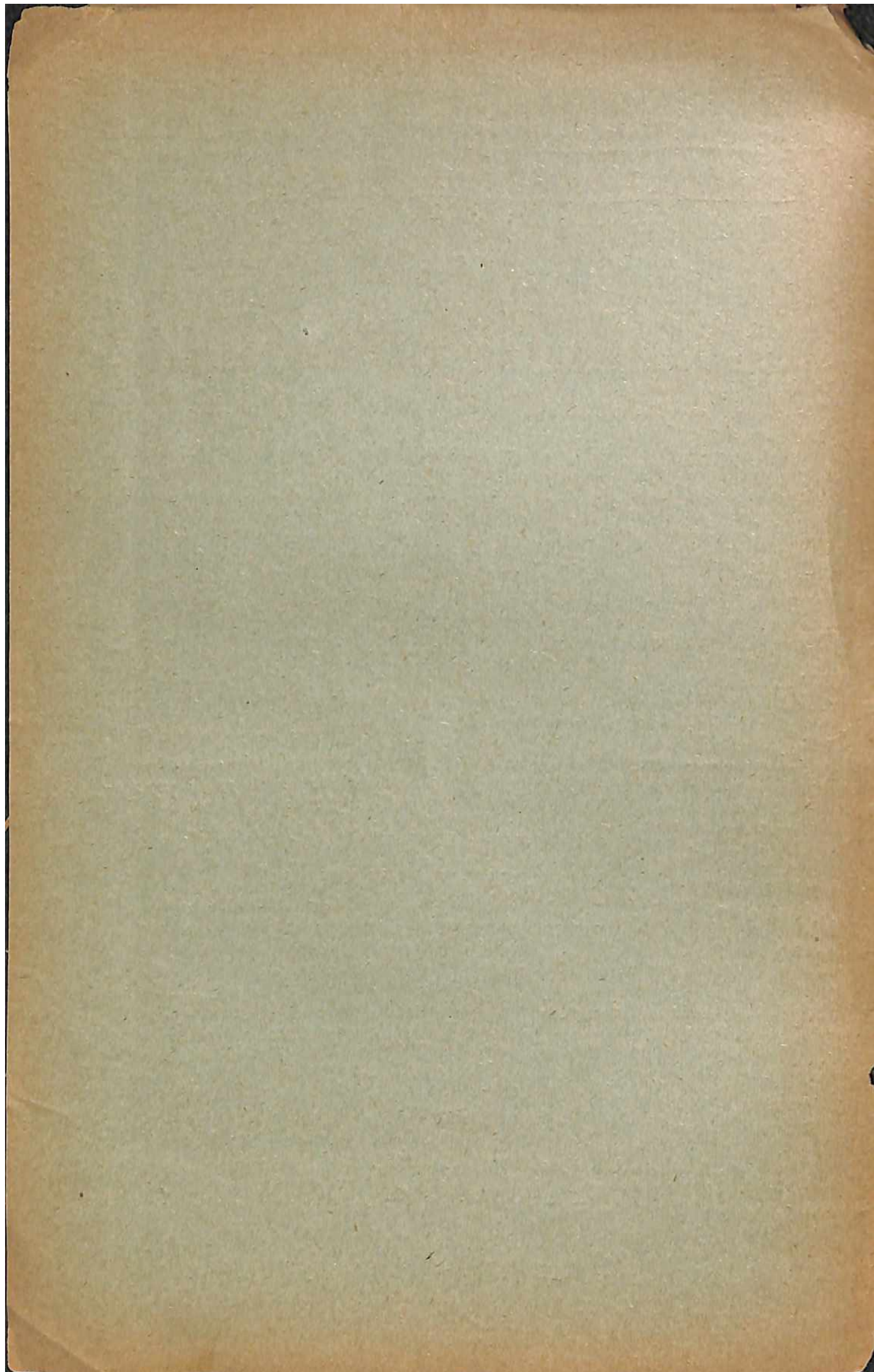
Jeudi 12 mai. — M. **Alex. Séon**, artiste peintre : La Beauté dans l'art ornemental — Voir — Choisir — Composer.  
Vendredi 13 mai. — M. **Paul Desjardins**, professeur au lycée Condorcet : Les grands livres de l'humanité (époques primitives).  
Samedi 14 mai. — M. **Henry Bérenger** : La littérature et la politique en France depuis 1789 (2<sup>e</sup> causerie).  
Lundi 16 mai. — M. **André Jacquemont**, avocat à la Cour : La Cité antique.  
Mardi 17 mai. — M. **Maurice Pujo**, avocat à la Cour : L'éducation artistique par quelques grands peintres : Rembrandt, etc.  
Mercredi 18 mai. — M. **Camille Léger** : La sincérité entre l'homme et la femme (2<sup>e</sup> causerie).  
Jeudi 19 mai. — M. le **D<sup>r</sup> Boissier** : La dégénérescence. Ses causes, ses effets, moyens de la prévenir (2<sup>e</sup> causerie).  
Vendredi 20 mai. — M. **Emile Trolliet** : La poésie civique en France depuis 1789 (2<sup>e</sup> causerie).  
Samedi 21 mai. — M. **Fleury**, avocat, chargé de mission du « Musée Social » : La grève des ouvriers mécaniciens en Angleterre.  
Lundi 23 mai. — M. **Ch.-M. Limousin**, publiciste : La Socionomie.  
Mardi 24 mai. — M. **Th. Sueur fils** : Socrate.  
Mercredi 25 mai. — M. **Gaston Moch**, président du comité directeur de « l'Indépendance belge » : Une langue internationale : l'Esperanto.  
Jeudi 26 mai. — M. **Alex. Séon** : La beauté dans l'art ornemental — Voir — Choisir — Composer (2<sup>e</sup> causerie).  
Vendredi 27 mai. — M. **L. March**, ingénieur à l'Office du Travail : Le mouvement perpétuel.  
Samedi 28 mai. — M. **Arthur Fontaine**, ingénieur, sous-directeur de l'Office du Travail : Les associations coopératives de production.  
Lundi 30 mai. — M. **Paul Vérola**, homme de lettres : Les poètes français du siècle (avec lectures).  
Mardi 31 mai. — M. **Festy**, chargé de mission du « Musée Social » : Les ouvriers dockers en Angleterre.

## LES DAMES SONT ADMISES

Tous les mois nous publierons la liste de nos causeries. — On s'inscrit tous les soirs de 8 à 10 h. à partir du 23 Avril, 19, rue Paul Bert.

Le droit d'inscription est de 0,50 c. par mois

Imprimerie de la Coopération des Idées, à Montdidier (Somme).



## A LIRE

- L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.  
*Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale*, 6, impasse Ronsin.  
*La Revue Naturiste*, 99, rue Jouffroy.  
*L'Humanité Nouvelle*, 5, Impasse du Béarn.  
*La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales*, 15, rue Racine.  
*L'Art et la Vie*, 11, rue du Helder.  
*Les Archives d'anthropologie criminelle*, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.  
*La Revue Philosophique*, 108, bd St-Germain.  
*La Revue Internationale de Sociologie*, 16, rue Soufflot.  
*Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, 78, rue Bonaparte.  
*Les Temps nouveaux*, 110, rue Mouffetard.  
*L'Ermilage*, 16, rue du Sommerard.  
*L'Essor*, 4, boulevard Henri IV.  
*La Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul.  
*La Revue Occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince.  
*La Résurrection*, à Saint-Raphaël (Var).  
*L'Alcool*, 5, rue de Pontoise.  
*La Paix par le Droit*, 13, rue Soufflot.  
*La Lumière*, 96, rue Lafontaine.  
*Simple Revue*, 41, boulevard Haussmann.  
*La Trêve-Dieu*, 2, rue Montesquieu, Le Havre.  
*L'Effort*, 8, rue Ingres, Toulouse.  
*Le Libre*, 7, passage Jouffroy.  
*Le Moniteur des Syndicats ouvriers*, 16, faubourg du Temple.  
*La Revue de métaphysique et de morale*, 5, rue de Mézières.  
*Le Journal des économistes*, 11, rue Richelieu.  
*La Philosophie de l'avenir*, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.  
*La Science sociale*, 56, rue Jacob.  
*La Revue encyclopédique*, 17, rue Montparnasse.  
*Le Devenir social*, 16, rue Soufflot.  
*Le Bulletin de l'Office du travail*, 5, rue de Mézières.  
*La Rénovation*, 250, faubourg Saint-Antoine.  
*La Revue idéaliste*, 21, rue Saint-Dominique.  
*Le Réveil de la Gaule*, 6, rue Lebovis.  
*La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, 5, rue Manuel.  
*La Revue du Brésil*, 56, rue Saint-Georges.  
*Le Bulletin des Sommaires*, 44, rue Beaunier.  
*L'Humanité intégrale*, 20, avenue Trudaine.  
*L'Initiation*, 5, rue de Savoie.  
*Les Petits Plaidoyers contre la Guerre*, à Fontenay-sous-Bois.  
*L'Enclos*, 17, rue Guénégaud.  
*Le Solidariste*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Désarmement général*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Réformiste*, 18, rue du Mail.  
*La Revue Méridionale*, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.  
*Le Geste*, 3, cité Foulc, à Nîmes.  
*Cronache del Rinascimento Etico-sociale*, Venezia.  
*Annales de l'Institut des Sciences Sociales*, 11, rue Raveinstein, Bruxelles.

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour